

AVANT-PROPOS

LES CONDITIONS D'UNE SCIENCE SOCIALE DÉCOLONIALE

Il faut rappeler, pour la soumettre à l'examen, l'idéologie selon laquelle toute recherche menée dans la situation coloniale serait affectée d'une impureté essentielle. « Si, écrit Michel Leiris, pour l'ethnographie plus encore que pour d'autres disciplines, il est déjà patent que la science *pure* est un mythe, il faut admettre de surcroît que la volonté d'être de *purs* savants ne pèse rien, en l'occurrence, contre cette vérité ; travaillant en pays colonisés, nous, ethnographes, qui sommes non seulement des métropolitains mais des mandataires de la métropole puisque c'est de l'État que nous tenons nos missions, nous sommes fondés moins que quiconque à nous laver les mains de la politique poursuivie par l'État et par ses représentants à l'égard de ces sociétés choisies par nous comme champ d'étude et auxquelles – ne serait-ce que par astuce professionnelle – nous n'avons pas manqué de témoigner, quand nous les avons abordées, cette sympathie et cette ouverture d'esprit que l'expérience montre indispensable à la bonne marche des recherches¹⁵. »

Pour les complices que nous sommes, tout cela paraît aller de soi. On oppose la science « pure » à l'idéologie engagée au service de tel ou tel pouvoir ou de tel ou tel ordre établi. Et l'on ajoute que l'intention pure de faire une science pure est nécessairement vouée à l'échec¹⁶.

Le postulat qui sert de base à la démonstration, c'est que l'ethnologue, en raison de son appartenance à la société colonisatrice, porte le poids de la faute originelle, le péché de colonialisme. Pour en faire la démonstration, il suffit de se référer implicitement au raisonnement bien connu de l'historicisme et du sociologisme, selon lequel toute science sociale ou historique est affectée de relativité parce que l'historien et le sociologue participent d'une époque et d'une société. Mais, dans le cas particulier de l'ethnologie, l'enracinement historico-culturel serait le fondement d'une complicité, et, partant, d'une culpabilité indélébile. « En ce sens donc, l'ethnographie apparaît étroitement liée au fait colonial, que les ethnographes le veuillent ou non. Pour la plupart, c'est dans des territoires coloniaux ou semi-coloniaux dépendants de leur pays d'origine qu'ils travaillent et, même s'ils ne reçoivent aucun appui direct des représentants locaux de leur gouvernement, ils sont tolérés par eux et assimilés plus ou moins par les gens qu'ils étudient à des agents de l'Administration¹⁷. » Mais cette complicité originelle est-elle d'une autre nature que celle qui lie à sa classe le sociologue étudiant sa propre société? Si les barrières de classe séparent les individus de la même société, les solidarités de classe ne rapprochent-elles pas, par-delà la barrière coloniale, des individus de sociétés

différentes? Faut-il penser, comme on le dit souvent, qu'il ne sera d'ethnologie « pure » que faite par des indigènes? Mais pourquoi ce privilège éthique et épistémologique? Autant de questions qu'on n'a garde de poser, parce qu'elles éloigneraient du terrain assuré des évidences indiscutées.

Il est incontestable que toute action tient son sens du contexte dans lequel elle s'accomplit, à savoir le système colonial; ce système est un donné avec lequel l'ethnologue doit compter parce qu'il se trouve placé, par la force et la logique des choses, en présence d'une forme sociale qui existe avant lui, qu'il n'a pas créée, qu'il doit subir lors même qu'il la désapprouve ou qu'il tâche à s'en désolidariser, et dont il bénéficie, même dans son métier d'ethnologue, puisque, au même titre que toute autre relation interpersonnelle, le rapport entre l'enquêteur et l'enquêté s'instaure sur fond du rapport de domination qui s'établit objectivement entre la société colonisatrice et la société colonisée.

De là découle, pour l'ethnologue, un impératif absolu, non point éthique mais scientifique: il n'est pas de conduite, d'attitude ou d'idéologie qui puisse être décrite, comprise ou expliquée objectivement en dehors de toute référence à la situation existentielle du colonisé telle qu'elle est déterminée par l'action des forces économiques et sociales caractéristiques du système colonial. Faire autrement, ce serait, par une sorte de subreption ontologique, escamoter ce qui fait l'essence de la situation, à savoir le système des « rapports déterminés, nécessaires et indépendants des volontés individuelles » par référence auquel s'organisent

les attitudes et les conduites. Telle est la responsabilité réelle de l'ethnologue.

En tout cas, il faut choisir entre le langage de la nécessité ou du destin et le langage de la liberté et de la responsabilité. À moins de croire à une responsabilité universelle et originaire, ne se paie-t-on pas de mots et de faux problèmes lorsque l'on parle de la responsabilité morale ou de la culpabilité de l'ethnologue? « Il ne nous est pas possible, dit-on, de nous désintéresser des actes de l'Administration coloniale, actes dans lesquels nous avons nécessairement (en tant que citoyens et en tant que missionnés) notre part de responsabilité et dont il ne saurait suffire, si nous les désapprouvons, de nous désolidariser de manière simplement platonique¹⁸. » En quoi consiste cette part de responsabilité? S'agit-il d'une part de la responsabilité qui incomberait collectivement à la nation colonisatrice? Mais cette responsabilité collective elle-même, qu'en est-il¹⁹? L'effort désespéré pour sauver la responsabilité dans une situation de nécessité n'a-t-il pas pour fin d'arracher la liberté à l'emprise du système et par là, de restaurer la bonne conscience dans son intégrité, en donnant le sentiment qu'il y a place, dans un tel univers, pour la bonne volonté?

Dès que l'on a choisi de poser le problème en termes de morale, on doit admettre que, aussi longtemps que durera le système, les actions les plus généreuses du point de vue de l'intention formelle, se révéleront dans la pratique ou bien parfaitement vaines ou bien, parce qu'elles tiennent leur sens du contexte, objectivement mauvaises. Et l'on s'exposera

toujours à se voir accuser de profiter de l'injustice pour faire le bien. Aussi faut-il reconnaître clairement, devant soi et devant les autres, que le colonisateur de bonne volonté est condamné au verbalisme platonique et que la première et la seule mise en question radicale du système est celle que le système lui-même a engendrée, à savoir la révolution contre les principes qui le fondent. Il importe donc que, renonçant à faire de sa « mission » une croisade à rebours destinée à expier la faute originelle, l'ethnologue sépare problèmes de science et inquiétudes de conscience. Il se pourrait en effet, que, de toutes les motivations, la plus impure soit celle du moralisme de l'intention pure.

Derrière la dénonciation des compromissions de l'ethnologie se cache souvent la simple conviction qu'il n'est pas de science pure d'un objet impur, comme si la science et le savant « participaient » (au sens des ethnologues...) de l'impureté de leur objet. Mais faut-il rappeler la leçon que donnait le vieux Parménide à Socrate? Il n'est pas, pour la science, de sujets nobles et de sujets indignes et, par exemple, lors même qu'ils suscitaient la réprobation intime, pour mille raisons scientifiques et humaines, les regroupements de population opérés en Algérie par l'Armée française constituaient un objet d'étude éminent, ne fût-ce que parce qu'il sera désormais impossible de comprendre la société rurale algérienne sans considérer le bouleversement extraordinaire et irréversible qu'ils ont déterminé²⁰.

Ce que l'on peut exiger en toute rigueur de l'ethnologue, c'est qu'il s'efforce de restituer à d'autres hommes

le sens de leurs comportements, dont le système colonial les a, entre autres choses, dépossédés. Refusant de chercher dans les drames et le déchirement des autres un refuge et un recours contre ses propres inquiétudes, il peut à la fois admettre que son témoignage ne serve à rien ni à personne et se sentir lié par le devoir impératif de proclamer ce que des hommes lui ont dit, parce qu'ils avaient à le dire, et non pour qu'il le dise.

Enquête et réflexivité en temps de guerre

Qu'en est-il dans le déroulement concret d'une enquête de ces problèmes que l'on pose souvent en termes conventionnels? Il ne fait pas de doute que la recherche eût été impossible sans une caution officielle, indispensable pour éviter les inquisitions officielles, celle qui fut fournie par l'Institut national de statistiques et d'études économiques. Groupés dans une association de recherche scientifique, statisticiens et sociologues avaient en commun la volonté explicite et résolue de tout mettre en œuvre pour atteindre la vérité et pour la faire connaître. C'est le même contrat qui unissait le responsable des enquêtes sociologiques aux enquêteurs algériens et français. Dès le premier jour, le problème avait été explicitement posé et tous avaient compris que, ayant choisi de faire cette étude plutôt que de ne pas la faire – le seul choix véritable –, on pouvait, moyennant les concessions indispensables à sa réalisation, la mener avec toute l'objectivité souhaitable. Si, en dépit de la brièveté de leur initiation aux techniques de l'enquête,

en dépit des circonstances difficiles dans lesquelles ils devaient travailler, ils ont pu recueillir des documents aussi vivants et aussi vrais que ceux que l'on pourra lire, c'est avant tout parce qu'ils portaient à la recherche un intérêt passionné et qu'ils éprouvaient une sympathie attentive envers leurs interlocuteurs. Ayant choisi de mener, dans une situation difficile et, si l'on veut, « impure », une recherche dont ils attendaient tout autre chose que la confirmation d'idéologies naïves, ils ont rempli simplement leur tâche d'écrivains publics, sans se donner l'illusion d'accomplir une mission historique ou un devoir moral²¹.

Entre toutes, les difficultés qui tenaient à la situation politique pouvaient paraître insurmontables. Si, comme le remarque justement Maurice Halbwachs, la guerre et la révolution tendent à modifier profondément la structure sociale et à détourner de toute autre préoccupation les esprits qu'elle occupe pleinement, il reste qu'en prenant pour objet la racine même des pensées les plus pressantes et les plus quotidiennes, on espérait déterminer les enquêtés à s'engager pleinement dans le dialogue²². Ainsi, par exemple, chaque fois que l'on essayait d'interroger les paysans regroupés sur leur existence antérieure, on se heurtait à leur étonnement scandalisé voire hostile; au contraire, on rencontrait un intérêt passionné dès que l'on revenait au seul sujet digne d'étude à leurs yeux, à savoir leur misère actuelle.

Cependant, dans une atmosphère d'inquisition policière et d'action psychologique, les enquêteurs devaient toujours s'attendre à un accueil soupçonneux²³. Les questions les mieux

faites pour susciter la défiance étaient évidemment celles qui touchaient, de près ou de loin, au domaine politique. Il en est ainsi de la question concernant l'appartenance à un syndicat et, parfois, de la question sur les causes du chômage. Mais, à peine la confiance établie, tout ce qui était jusque-là obstacle devenait adjuvant. C'est ainsi que les mêmes questions pouvaient favoriser l'instauration d'un dialogue vrai, parce que les enquêtés voyaient dans le choix de les poser l'indice d'une compréhension réelle²⁴. Il n'est pas d'exemple que la prise de notes ait suscité des réticences ; une fois la confiance accordée, les enquêtés trouvaient tout à fait normal qu'on écrivît leurs réponses et même, à l'occasion, insistaient pour qu'on le fît, voyant sans doute là une confirmation du sérieux de l'enquête et de l'intérêt que l'on prenait à leur propos.

Le magnétophone qui aurait été précieux, en particulier pour étudier le système linguistique des enquêtés (langue adoptée selon les thèmes abordés, selon les moments de l'entretien, interférences linguistiques, etc.) n'a pu être utilisé, faute de moyens et surtout parce qu'on craignait qu'il ne suscitât une défiance trop difficile à surmonter. Travaillant par équipes de deux, les enquêteurs devaient connaître le questionnaire de mémoire afin de poser les questions avec naturel et sans risquer de rappeler brutalement l'enquêté à la situation d'enquête. Tandis que l'un d'eux entretenait le dialogue, l'autre notait intégralement les réponses de l'enquêté. Étant donné l'unité du questionnaire, on pouvait s'attendre que l'enquêté, entraîné par la logique de son propos, vînt à répondre par avance à certaines questions : les enquêteurs devaient suivre la démarche

même du discours de l'enquêté, puis, dans une brève récapitulation, à la fin de l'entrevue, poser, dans les termes mêmes du questionnaire, toutes les questions prévues. On espérait ainsi unir les avantages de l'enquête fermée, susceptible de recevoir une exploitation statistique et de l'interview libre, voire de la monographie.

Si, dans la société rurale, plus fortement intégrée, la tâche se trouvait facilitée par le fait que, comme la défiance, la confiance était collective et globale, en milieu urbain, au contraire, l'effort pour capter la confiance était sans cesse à recommencer²⁵. Les enquêteurs insistaient sur le fait qu'ils participaient à une recherche destinée à faire connaître les conditions d'existence des Algériens. Dans une situation révolutionnaire, ce sont des valeurs qui ont cours, chacun sachant que décrire revient à dénoncer²⁶. Mais la confiance ne devenait complicité que lorsque l'enquêteur jetait sa propre expérience dans le dialogue²⁷. Il est arrivé plusieurs fois que l'enquêté, interrompant soudain un propos prudent et conventionnel, déclarât : « Écoute, déchire tout et on recommence ». La plupart du temps, la situation d'enquête était si bien oubliée que les enquêtés se sentaient obligés de traiter leurs visiteurs en hôtes, leur offrant thé, café ou fruits. Interrogé sur ses revenus, un manœuvre en chômage de Constantine répondait : « Nous ne savons pas ce que c'est que le bien-être ; vous voyez, nous ne buvons même pas le café », façon discrète de s'excuser de ne rien offrir.

Saisi comme étranger au groupe, l'ethnologue échappe aux critères de jugement utilisés dans les rapports quotidiens entre

membres du groupe ; les enquêteurs algériens au contraire sont immédiatement situés dans la hiérarchie sociale par les enquêtés ; aussi se heurtent-ils aux difficultés que suscitent les différences de condition²⁸. On comprend que, entre toutes les formations possibles, l'équipe d'enquête la plus efficace ait été, à l'expérience, celle qui unissait un Algérien et un Français : l'équipe composée de deux Français provoquait la méfiance et s'exposait toujours à ne recueillir que des propos conformistes, du fait que les personnes interrogées étaient portées à s'exprimer moins en leur propre nom qu'en tant que porte-parole de leur communauté. Au contraire, en présence de « lettrés » de leur propre communauté, les enquêtés étaient enclins à adopter l'attitude qu'ils croyaient attendue et, parfois, récitaient une leçon apprise. De plus, nombre de questions qui n'auraient pu être posées par un Algérien, soit qu'il fût censé en connaître la réponse, soit qu'elles pussent apparaître, dans sa bouche, comme un manquement à la bienséance, semblaient naturelles aux enquêtés, lorsqu'elles venaient d'un Français²⁹. Ainsi, une division rationnelle du travail s'était progressivement instaurée au sein de l'équipe mixte³⁰.

La réticence ou le refus explicite ne se rencontrent que parmi les individus des catégories les plus élevées et surtout chez les demi-savants frottés d'instruction dont la défiance repose sur le refus d'être traité en objet d'étude, sur la crainte d'être dupe, sur la prétention de connaître les tenants et les aboutissants de l'enquête, et enfin, sur le sentiment des risques courus, beaucoup plus vif que chez ceux qui, comme

ils le disaient maintes fois, n'avaient rien à perdre³¹. Ignorant cette sorte de prudence bourgeoise qui se traduit par la peur de se compromettre, les individus des catégories intermédiaires, particulièrement les ouvriers du secteur moderne, acceptaient franchement le contrat tacite qui, dans un tel contexte, peut seul autoriser le dialogue authentique ; d'autre part, ils étaient préparés à comprendre cette situation et à y répondre par une attitude cohérente, à la différence des chômeurs, journaliers ou manœuvres, aussi déconcertés devant les questions de l'enquêteur que devant les problèmes de l'existence³².

Ainsi, l'expérience d'une enquête menée en pleine crise de la société coloniale fait justice des discours normatifs et des casuistiques abstraites. Parce que le système colonial est le contexte de toutes les actions, les rapports entre personnes ont toujours pour toile de fond l'hostilité qui sépare les groupes et qui menace sans cesse de resurgir pour altérer le sens et l'existence même de la communication ; en effet, les deux sociétés étant séparées par une foule de barrières institutionnelles ou spontanées, tout se passe comme si la logique du système tendait à réduire la communication au minimum indispensable. Dans un tel contexte, le simple fait d'apparaître au regard de l'autre constitue déjà par soi un langage dont le type physique et le vêtement sont les signes et dans lequel s'achève, le plus souvent, la communication. Entre colonisateur et colonisé, le rapport demeure communément « instrumental » et aussi le langage qui n'est qu'exceptionnellement à lui-même sa propre fin.

En l'absence de dialogue intentionnel, le comportement est perçu comme un ensemble de signes à l'intérieur duquel le moindre rien, geste, intonation, sourire, acquiert une valeur symbolique, si bien que la parole a toujours des harmoniques à peine perceptibles qui lui confèrent sa tonalité. Parce que, comme souvent chez les opprimés, il porte une attention extrême aux plus petits détails du comportement des membres de la société dominante, parce qu'il est prêt à engager toute sa sensibilité dans un échange anodin, le colonisé saisit infailliblement ces riens qui l'inclinent à la confiance totale ou à l'hostilité³³. Les paroles ou les gestes les plus conventionnels à nos yeux, salut, serrement de mains, sourire, sont ici des signes de reconnaissance ; rompant avec l'évitement réciproque et la dissymétrie des relations coutumières, ils ont quelque chose de miraculeux. Aussi, parce qu'elle inverse le sens de la relation habituelle, l'attitude de l'enquêteur français, qui est venu pour écouter, observer, apprendre et comprendre, est presque toujours accueillie avec une sorte d'émerveillement.

Comme toute enquête, mais plus que tout autre en raison des circonstances, celle-ci est le résultat d'une foule de compromis et de sacrifices. À l'extrême diversité de l'objet d'étude, on ne pouvait opposer que des moyens d'investigation très limités. En outre, les données scientifiquement établies étaient, en ce domaine, à peu près inexistantes, en sorte que stéréotypes et préjugés avaient encore cours, tel celui qui concluait d'exemples particuliers à l'existence d'une

forte instabilité dans l'emploi. Tournant le dos à un monde en pleine désagrégation dont elle n'aurait pu manquer de découvrir les contradictions, la science coloniale n'avait d'autre issue que la fuite dans les siècles obscurs. En effet, quand elle ne s'attachait pas – avec l'étude du maraboutisme par exemple –, à fournir au pouvoir colonial les moyens de s'exercer et de se maintenir, quand elle n'allait pas jusqu'à donner une caution d'apparence scientifique aux préjugés de la caste colonisatrice, elle se réfugiait prudemment dans l'ethnologie et dans l'histoire pré-coloniale. Nombre de travaux inspirés par une intention opposée ne donnaient de la réalité qu'une vision sélective et mutilée, plus sentimentale que scientifique. On collectionnait les indices de la dégradation du niveau de vie, mais on ne se souciait pas d'analyser des phénomènes moins apparents mais non moins dramatiques, tels que la désagrégation des structures sociales ou le débat entre la tradition et la novation. De façon plus générale, au lieu de s'efforcer de comprendre les événements et les hommes dans leur originalité irréductible, on se contentait souvent de transposer des schémas tirés de l'expérience des sociétés industrielles.

L'approche purement ethnographique se heurtait à une réalité trop vaste, trop complexe et trop mouvante pour que l'on pût songer à généraliser les conclusions fournies par des monographies, même nombreuses, et courir le risque que des faits particuliers, mais particulièrement frappants, ne relèguent au second plan des aspects du réel plus importants et moins manifestes. Ainsi, l'impression obsédante de

misère et de désespoir, qui hante l'observateur des bidonvilles urbains, pourrait conduire à ignorer que le bidonville permet à ses habitants de réaliser, au niveau le plus bas évidemment, une forme particulière d'équilibre économique, social et psychologique³⁴. Mais comment l'ethnologue pourrait-il ignorer les déficiences de l'intuitionnisme auquel le condamne l'absence de ces instruments de travail indispensables, tels que recensements exploitables à l'échelle des unités locales, état civil, cadastre, et cela tout particulièrement lorsqu'il s'affronte à ce domaine immense, aux limites incertaines, à ce monde où l'urbanisation a introduit, au moins en apparence, une diversification des activités et où il serait vain de chercher des structures sociales strictement définies, des modèles de comportement uniformes et des types simples d'attitudes? Seule l'étude statistique peut faire surgir de la diversité les régularités, du nivellement apparent des conditions matérielles d'existence, la hiérarchie des styles de vie, des incohérences manifestes, l'ordre latent.

Mais, en retour, seule la connaissance ethnographique des problèmes du travail dans les sociétés rurale et urbaine pouvait fournir le corps d'hypothèses initiales qui a servi à élaborer le questionnaire³⁵. De plus, dans la situation coloniale, le travail est le lieu par excellence du conflit entre les modèles traditionnels et les modèles importés et imposés par la colonisation ou, si l'on veut, entre les impératifs de la rationalisation et les traditions culturelles; il s'ensuit que la compréhension des régularités statistiques n'est possible qu'à la condition que soit restitué, grâce à l'ethnologie, le modèle

dont le comportement actuel tient son sens lors même qu'il le trahit ou le renie. Chaque acte renvoie tout à la fois au modèle ancien, qui participait d'un système partiellement ou totalement détruit, à la situation nouvelle et, enfin, au modèle à venir qui s'annonce à travers les bizarreries ou les contradictions de la conduite présente.

La collaboration entre le sociologue et le statisticien a permis d'abord de compenser la faiblesse des moyens disponibles et d'adopter la méthode adaptée à un objet original en adossant une étude d'inspiration ethnologique, pouvant fournir les hypothèses explicatives, à une recherche descriptive portant sur une population plus étendue³⁶. La confrontation des deux séries de résultats a permis d'opérer une vérification permanente et réciproque: la connaissance des données structurales fournie par l'enquête statistique permettait de contrôler la validité de l'échantillon soumis à l'étude sociologique et de donner aux hypothèses du sociologue une vérification ou une pondération³⁷; en retour, l'analyse des entretiens a pu inciter les statisticiens à soumettre leurs matériaux à un traitement original. Enfin, du fait que la diversification sociale est relativement réduite, l'étude approfondie d'un certain nombre de cas typiques des différentes catégories a permis d'appréhender l'unité interne de cette configuration singulière de traits qui fait l'individu. Soixante individus, choisis en fonction d'une typologie tirée d'une première exploitation, ont été interrogés non seulement sur leur vie professionnelle mais sur l'ensemble de leur vie, ce qui devait permettre de resituer la vie de travail parmi les autres aspects de l'existence. Par les informations

qu'elles apportaient sur la vie familiale des sujets, ces monographies permettaient, entre autres choses, de mesurer le degré de rationalisation de l'économie domestique ainsi que le décalage entre les comportements imposés par le milieu de travail et les comportements traditionnels qui tendent à se maintenir à l'intérieur de la famille. Au cours de l'analyse des entretiens, on avait le sentiment que les différences entre les individus d'une même catégorie tenaient beaucoup plus au degré de conscience qu'ils prenaient de leur situation et à leur aptitude plus ou moins grande à l'explicitier, qu'à des différences inscrites objectivement dans leur comportement et leurs attitudes. Ainsi, à la lecture d'un groupe homogène d'interviews, on voyait se dessiner une sorte de portrait type de l'homme caractéristique de la catégorie; et il n'était pas rare que la connaissance approfondie de tel ou tel individu, autrefois rencontré au café de La Marsa, à la Casbah ou à la Cité Mahieddine, fournît le lien intuitif permettant de rassembler en une totalité vivante les membres épars livrés par les différents entretiens. Il arrivait souvent, en tout cas, que le propos d'un sujet plus lucide ou plus habile à s'exprimer rassemblât en une seule image, plus vive et plus claire, tout ce dont les autres présentaient une peinture partielle et brouillée³⁸. Fondé sur des données statistiques indiscutables et sur des analyses méthodiques, le choix d'individus typiques permet de revenir, par un long détour et sans risque de tomber dans l'intuitionnisme impressionniste, aux méthodes traditionnelles de l'ethnographie.

Ainsi, la compréhension ne progresse que dans le va-et-vient ininterrompu entre les évidences de la familiarité,

évidences aveuglantes, aux deux sens du mot, et les évidences de la statistique, évidences aveugles qu'il faut déchiffrer. La familiarité née de la participation au milieu, du dialogue et de l'observation, ne saurait dispenser du détour laborieux par le chiffre, la courbe et le calcul; mais, rien ne serait plus présomptueux que d'identifier la science sociologique à ce qui en est seulement un aspect, à savoir le traitement mathématique des données; que de tenir la recollection des faits, c'est-à-dire le dialogue avec cet objet particulier, l'individu concret, pour l'aspect le moins important de la recherche.